

DE LA PANDÉMIE À LA LITTÉRATURE

Amaria BELKAID

Université de Tlemcen

Laboratoire LLC

ORCID iD : 0009-0004-5361-7853

amaria.belkaid@univ-tlemcen.dz

&

Amal AMMI ABBACI

Université de Tlemcen

ORCID iD : 0000-0002-9626-3846

amal.abbaci@univ-tlemcen.dz

Résumé : Cet article se propose de montrer que le thème de la pandémie, objet de cette étude, n'a jamais cessé d'enrichir la production littéraire. Témoins de la société et protecteurs, ces écrivains apportent leur part de génie, leur talent, leur goût, leur idéologie et leur méthode. En effet, un grand nombre d'écrivains, poussés par l'inventivité et la sophistication de leur culture, invitent à une réflexion sur l'imaginaire épidémique de différentes manières qui s'entrecroisent et parfois s'y mêlent. Quelles sont donc ces stratégies utilisées ? Pour quels enjeux ? Peut-on parler d'une écriture pandémique ? Et comment ces auteurs rendent compte d'une expérience pandémique à la fois individuelle et collective ?

Mots-clés : Pandémie ; littérature ; Covid ; modalités ; enfermement

FROM THE PANDEMIC TO LITERATURE

Abstract : This article shows that the theme of the pandemic, the main subject of this study, has never ceased to enrich literary production. Witnesses to society and protectors, these writers bring their share of genius, their talent, their taste, their ideology and their method. Indeed, a large number of writers, driven by the inventiveness and sophistication of their culture, invite reflection on the epidemic imagination in different ways that intersect and sometimes mingle. So what are these strategies used? For what issues? Can we talk about pandemic writing? And how do these authors report on a Pandemic experience that is both individual and collective?

Keywords: Pandemic ; Literature; Covid; modalities; confinement

Introduction

Les pandémies ne cessent de tarauder les esprits des écrivains et des débats passionnés s'engagent autour et dans une littérature pandémique. En effet, depuis la moitié du siècle dernier, on assiste à la naissance de romans qui s'inscrivent dans une thématique pandémique comme c'est le cas de *La Peste* de Camus, *du Hussard sur le toit* de Giono et *de l'Escargot entêté* de Boudjedra, entre autres. Ces écrivains mettent en scène des personnages aux prises avec des virus mortels et ravageurs comme ils recourent, aussi, à des symboles animaliers, le cas des rats chez Boudjedra, qui représentent dans son œuvre la maladie et la mort et renvoient aussi à une créature répugnante et impure. Pris de panique, incrédules, ressentant un besoin de se sécuriser, ces personnages vivant à l'aire du Covid contribuent à la prolifération de cette littérature. Ainsi, parler d'un fléau comme

la peste ou le choléra ne serait qu'un prétexte qui nous rappelle les cataclysmes de la vie. Décrire minutieusement la mort d'un personnage a pour objectif le rappel à une halte. C'est cette omerta que la littérature tente de dénoncer, alors que des États passent sous silence cette pandémie, dans le but de ne pas bouleverser la quiétude de leur peuple. Menaçant les comportements moraux et spirituels, la pandémie voyage au-delà de la rationalité et sème le désordre. Ces écrivains installent des personnages en quête désespérée de sens. C'est ainsi qu'intervient la littérature « pandémique » pour dépeindre leurs malheurs et leurs affres. Cette dernière va enclencher un va et vient entre la problématique de l'enfermement. Comment vit-on l'isolement provoqué par la quarantaine ? Comment l'expérience pandémique est-elle représentée dans les œuvres que nous étudions ? Et une métaphorisation, véritable bastion d'une dénonciation. Pour les besoins de notre recherche et pour répondre aux questionnements qui nous tendent la problématique de la pandémie en littérature, notre étude repose sur des récits que nous jugeons prémonitoires et qui ont tracé le chemin au Covid de 2020.

1. Un débat conflictuel

1.1. De la peste à l'escargot entêté

En 194, Oran, une ville Algérienne, connaît l'épidémie de la peste qui l'isole du reste du monde. Comme le cas de toutes les épidémies, la peste connaît un essor fulgurant mais connaît aussi un déclin, ce qui déteint sur la population. Albert Camus tente de décrire ainsi le comportement des hommes dans une période de crise. Ce qui définit le récit, c'est une description pointilleuse de la cité, affichée comme « une ville ordinaire » Camus (1947 :5). L'auteur la présente selon les saisons, le temps qu'il fait, les tâches « quotidiennes : travail, marchés, transports, cafés, cinémas, les différents quartiers, la mer. « Cette ville déserte, blanchie de poussière, saturée d'odeurs marines, toute sonore des cris du vent, gémissait alors comme une île malheureuse » (P135).

La peste qui surgit violemment et se propage rapidement, sur la ville, nous est présentée avec une précision toute médicale : sa transmission par les rats, la fièvre et les abcès, les suffocations, etc. Face à l'épidémie qui se propage et s'amplifie, des dispositions légales sont prises telles que l'isolement des malades dans les hôpitaux puis dans les écoles, la mise en quarantaine pour les familles qui vivent dans des camps, enterrements d'abord bâclés, puis supprimés ; transfert des cadavres dans des tramways, vers des crématoires se situant à l'extérieur de la ville. La maladie est généralement suivie de mort. Elle est décrite en tableaux tragiques et bouleversants à la fois : celle du concierge, puis celle du chanteur qui joue Orphée. À l'épisode révoltant de la mort d'un enfant succède celle d'un prêtre puis celle de Jean Tarrou, l'un des principaux personnages et ami du médecin. La ville atteinte de la peste est coupée du monde et vit dans l'isolement absolu. Le courrier n'est plus acheminé. Seuls les télégrammes peuvent ramener les nouvelles des absents. La distance qu'impose la pandémie est ainsi vécue comme un exil qui met l'individu face au drame de la séparation. Tout homme, susceptible d'être contaminé, devient une menace pour l'autre. L'épidémie apparaît comme une discipline collective, ainsi présentée par Camus dans ce passage : « Il n'y avait plus alors de sentiments individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. » (P137). Elle se présente aussi, comme un rappel incessant de la mort et une incitation à l'enfermement ce qui modifie les comportements, provoque des révoltes mais aussi des actions de dévouement et de solidarité. Loin de tout héroïsme, Albert Camus dira

: « C'est que rien n'est moins spectaculaire qu'un fléau et, par leur durée même, les grands malheurs sont monotones. » (P142).

À Alger, lieu de prédilection des rats chez Boudjedra, ces mammifères sont riches de symbole et de complexité. Ce dératiseur va nourrir une relation intime avec ces rats au point de sympathiser eux alors qu'ils sont sensés être son pire ennemi, comme le précise l'auteur dans l'extrait suivant : « Il leur confectionne des jouets avec des fils de fer » R Boudjedra (1985, P98). En effet, dans le roman de Boudjedra, les rats déclenchent l'idée de la spoliation des richesses, avec toutes les connotations politiques possibles. En ce sens que Bourdon de Sigrais le démontre dans ces propos : « les rats fournissent, dans le genre historique, le plus beau sujet du monde ; ils ont rapport à tout, tout a rapport à eux » R Delort (1985, P1). Ils ouvrent plusieurs perspectives d'études parmi lesquelles ce qui s'y prête dans L'Escargot entêté, ainsi ils se propagent dans les rues d'Alger et se reproduisent comme une conséquence de la fertilité humaine avec une progéniture vorace et cupide. L'agitation des rats est une sorte de signal à un danger. Ce comportement de sismographe alerte la population et la prévient d'un état endémique. Ce pendant cette population semble inconsciente par rapport à cette pandémie. Le narrateur de L'escargot entêté dira que « Les rats ont la capacité de bouleverser l'échiquier politique du pays » (P78). Ils serviront de prétexte pour dénoncer un état de peuple et un état de gouvernement comme le montre si bien Hédi Bouraoui pour qui, « les rats, sont les rongeurs de la ville, aussi bien que du "gazoduc" (industrialisation algérienne impliquée ?), s'attaquant à la corruption par la corruption, mais les hommes inefficaces ne peuvent contrecarrer le poison. » Hédi Bouraoui (1978, PP167-169). Se détacher de cet amour et de cette affection envers les rats, n'est qu'une façon, pour le narrateur, de montrer sa sympathie pour le pouvoir dominateur et l'asservissement des peuples : « L'emblème des Américains, c'est un peu la souris astucieuse. C'est pourquoi ils dominent le monde et ont toute mon estime. L'emblème des Aztèques, c'est l'escargot baveux. C'est pourquoi ils ont été dominés et méritent mon mépris » l'Escargot entêté (P159). L'Américain, maître chez lui et dominant, à l'extérieur, doit servir de modèle contrairement aux Aztèques qui, malgré leur grande culture, ne ressemblent qu'à ce mollusque gastéropode qui n'arrête pas d'hiberner. Ce pays s'est fait lui aussi, colonisé. Bouraoui revient à cette idée en affirmant qu' « Avec une intrusion diachronique, Boudjedra esquisse furtivement le problème colonisateur-colonisé, ou plus précisément celui des néo-colonisés qui se comportent comme des colonisateurs de leurs peuples. Mais il semble suggérer que ces luttes internes sont nécessaires et peut-être préférables à la neutralité représentée par l'absence des rats comme dans Edmonton, Alberta, au Canada. » Bouraoui, Hédi, (pp. 161-169).

Dans la Peste, La plupart des personnages principaux sont des hommes. Les seules femmes présentes sont des mères qui incarnent patience et douleur. Les personnages en question représentent des figures sociales. Nous retrouvons ainsi le médecin Rieux, le prêtre Paneloux, le journaliste Rambert, le fonctionnaire municipal Grand, le juge (Othon), le trafiquant (Cottard). Autour d'eux, Tarrou, un ami du médecin qui s'apparente au philosophe solitaire. Par contre dans L'escargot entêté, la représentation de la mère diffère de celle dans *la Répudiation*¹. En effet, elle incarne la stabilité, agit et déteint sur

¹ Boudjedra, Rachid, *La Répudiation*, De Noël, 1967. La mère dans *La répudiation* connaît un supplice. C'est l'anathème porté sur la société algérienne et par cette Société et le Clan. La mère reste silencieuse, sans réaction et accepte tout ce qui se passe. Elle organise même les noces de Zoubida et Si Zoubir, des orgies orchestrées par les hommes. Elle est dans l'impossibilité de réagir car elle dépend toujours de Si Zoubir moralement et financièrement : une femme algérienne n'est en droit que d'entretenir l'organe sexuel de son mari.

l'autre, à travers ses dictons et ses proverbes, preuves de bon sens et de gardienne du feu sacré. La mère tire sa force de l'imaginaire ancestral et tente de le pervertir comme précise Hédi Bouraoui dans ce qui suit :

Cette mère n'est pas soumise à l'autorité du père, mais dicte plutôt par ses gestes, par la clarté saisissante de sa philosophie pratique, une nouvelle façon de mettre en relief la sagesse maghrébine. Insistant sur la simple reproduction de soi, ce que les Américains ont appelé "zero population growth", elle refuse au mari le lit conjugal après la naissance d'un fils et d'une fille boiteuse. Elle formule ainsi de nouvelles données culturelles qui mettent en diapason les problèmes démographiques et économiques, les coutumes ancestrales et les modalités de l'avenir.

Bouraoui, Hédi, 1978 :161-169.)

2. Métaphorisation suggestive

Dans *La peste* qui fait allusion à l'histoire contemporaine sur le mode de la fable, l'épidémie désorganise le quotidien de la ville et de sa population. C'est une métaphore de la guerre, à savoir du mal. L'auteur mentionne la seconde guerre mondiale, ses camps de concentration, et l'horreur tue. Tout ceci est proposé sous la bannière de l'allégorique.

Ils éprouvaient ainsi la souffrance profonde de tous les prisonniers et de tous les exilés, qui est de vivre avec une mémoire qui ne sert à rien. Ce passé même auquel ils réfléchissaient sans cesse n'avait que le goût du regret. Ils auraient voulu, en effet, pouvoir lui ajouter tout ce qu'ils déploraient de n'avoir pas fait quand ils pouvaient encore le faire avec celui ou celle qu'ils attendaient - de même qu'à toutes les circonstances, même relativement heureuses, de leur vie de prisonniers, ils mêlaient l'absent, et ce qu'ils étaient alors ne pouvait les satisfaire. Impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblions bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaines font vivre derrière les barreaux. Pour finir, le seul moyen d'échapper à ces vacances insupportables était de faire marcher à nouveau les trains par l'imagination et de remplir les heures avec les carillons répétés d'une sonnette pourtant obstinément silencieuse. »

La peste (1947 :155)

Cette allégorie fait référence à la peste brune², Aurélie Palud, professeure agrégée en Lettres Modernes, expliquait que dans ce récit l'épidémie physique se révèle être une épidémie morale. Germe l'idée que l'homme porte le mal en lui-même. Par la contamination épidémiologique, l'homme éclaire le mystère de sa propre identité. (Palud, Aurélie, 2014) , idée précitée par Camus lui-même, dans ces propos :

Nos concitoyens s'étaient mis au pas, ils s'étaient adaptés, comme on dit, parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ils avaient encore, naturellement, l'attitude du malheur et de la souffrance, mais ils n'en ressentaient plus la pointe. Du reste, le docteur Rieux, par exemple, considérait que c'était cela le malheur, justement, et que l'habitude du désespoir est pire que le désespoir lui-même. Auparavant, les séparés n'étaient pas réellement malheureux, il y avait dans leur souffrance une illumination qui venait de s'éteindre. A présent, on les voyait au coin des rues, dans les cafés ou chez leurs amis, placides et distraits, et l'œil si ennuyé que, grâce à eux, toute la ville ressemblait à une salle d'attente. Pour ceux qui avaient un métier, ils le faisaient à

² Surnom donné au nazisme pendant la seconde guerre mondiale.

l'allure même de la peste, méticuleusement et sans éclat. Tout le monde était modeste. Pour la première fois, les séparés n'avaient pas de répugnance à parler de l'absent, à prendre le langage de tous, à examiner leur séparation sous le même angle que les statistiques de l'épidémie. Alors que, jusque-là, ils avaient soustrait farouchement leur souffrance au malheur collectif, ils acceptaient maintenant la confusion. Sans mémoire et sans espoir, ils s'installaient dans le présent. A la vérité, tout leur devenait présent. Il faut bien le dire, la peste avait enlevé à tous le pouvoir de l'amour et même de l'amitié. Car l'amour demande un peu d'avenir, et il n'y avait plus pour nous que des instants (P79).

Il est à signaler que, chez Camus, l'épidémie de la peste n'est qu'un prétexte pour mettre en évidence la mort native. L'écrivain conteste le carnage de la guerre et la substitue par une épidémie qui, elle aussi, cause un nombre considérable de victimes.

2.1 la fonction symbolique de la peste

Lorsqu'on analyse la dimension allégorique / métaphorique de la peste dans le roman, trois points se distinguent, à savoir :

-La dimension métaphysique

Tout d'abord la peste est présentée comme allégorie de la condition humaine. L'expression suivante notamment « Habitant Oran » (P90) serait relative à l'autre expression « Homme en général » (P95). D'autres indices de la généralisation du propos, font leur apparition, dans le texte ainsi la ville d'Oran, comme toute ville moderne, serait un microcosme qui représente le monde. Cette peste qui touche l'homme semble la représentation de l'absurdité de la condition humaine. Elle serait aussi le symbole du mal qui est dans l'homme ; c'est en ce sens que Camus dira que : « L'homme est un loup pour l'homme » (P100) Il est à signaler aussi que cette épidémie pourrait symboliser l'homme « meurtrier » volontairement ou malgré-lui, ainsi justifié par l'écrivain lui-même : « de « meurtrier » inconscient à « meurtrier raisonnable » à « meurtrier innocent »), « Ce qui est naturel, c'est le microbe » (P98).

-La dimension religieuse

Deux idées principales font la quintessence de cette dimension à savoir *la peste* serait un châtement divin pour l'impiété de l'homme et le symbole de l'homme qui porte la tare du péché originel. Pour l'écrivain, l'épidémie de la peste représente le courroux divin.

-La dimension historique

Il semble que le texte de Camus fonctionne sur des allusions aux événements de la 2^{ème} guerre mondiale néanmoins le lecteur ne pourrait pas avoir l'affirmation que la peste représente le nazisme, il s'agit d'une interprétation parmi d'autres. La peste fait donc allusion à la peste « brune » qui fait référence au nazisme qui s'abat sur l'Europe. L'écrivain y mentionne les références explicites aux événements de la seconde guerre mondiale : spéculation, marché noir, camps d'isolement et utilisation de stades. Dans un ordre plus général, la peste représente toute forme de totalitarisme et de dictature politique. En plus, la ville d'Oran est une métaphore et une allégorie du monde pendant la seconde guerre mondiale : la joie, dans laquelle la ville d'Oran libérée, rappelle la libération de Paris, par exemple. Boudjedra dévoile, dans l'Escargot entêté, l'intimité d'un

bureaucrate minutieux dont la schizophrénie et la paranoïa ont eu raison de lui. L'auteur installe son personnage dans une scène allégorique relevant du merveilleux, et lui donne une dimension humoristique enduite d'une remise en cause du régime algérien et de toute bureaucratie. Bouraoui a eu raison d'expliquer que dans ce roman: « il existe une véritable surcharge de symboles opératoires souvent à des niveaux contradictoires, augmentant ainsi le sens de l'ambiguïté fondamentale qui caractérise ce récit. » H Bouraoui (PP.161-169) Cette dénonciation vise surtout la bureaucratie du tiers monde qui castre la liberté d'expression.

3. L'enfermement

Décrite comme une ville, en quarantaine, dos à la mer, Oran est à l'opposé des villes «ouvertes», comme la ville d'Alger, en ce sens qu'elle était condamnée à la réclusion que le roman évoque. Pour écrire *La Peste*, Camus s'est s'en doute inspiré de l'épidémie de typhus, que l'Algérie a connu, entre 1941-1942, ce qui lui a fourni les circonstances de la manœuvre entamée dans *La Peste*. Ne pouvant s'arrêter là, la peste avait un pouvoir beaucoup plus symbolique que pandémique. D'innombrables documents³ et des ouvrages médicaux vont lui permettre de rattacher ce mythe à la production romanesque. Cette ville en recluse, pourrait être l'autre face de la France et de l'Occupation: que ce soit une pandémie ou une occupation, l'on assiste à la séparation de la famille, des amis et des amoureux. Les sarcasmes de l'enfermement vont toucher certains personnages comme Rambert dont la fuite était le seul remède, mais se trouvant en zone occupée, ce dernier rejoint le service de la Résistance. Cette malchance s'est transformée en héroïsme. Tous les détails cités dans le roman à savoir, la ville d'Oran, une érudition purement livresque, la guerre, la transposition d'un drame personnel n'épuisent pourtant pas le sens de *La Peste*. En effet, ce roman est le prolongement du raisonnement philosophique et moral de *l'Étranger* et du Mythe de Sisyphe, largement avancés quand intervient l'Armistice de juin 1940. «Le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais » la peste (P247), que nous pouvons lire dans les dernières lignes du roman. Le symbole se révèle ici inadéquat: nous pouvons espérer éradiquer définitivement la peste, non le mal qu'elle signifie. Dans sa réponse à Roland Barthes, Camus va tenter d'évoquer le stoïcisme et la solidarité, pierre angulaire de *La Peste*. En effet, beaucoup d'encre a coulé, par rapport à ce virion pandémique dont voici un propos : « Comparée à *l'Étranger*, *la Peste* marque, sans discussion possible, le passage d'une attitude de révolte solitaire à la reconnaissance d'une communauté dont il faut partager les luttes. S'il y a évolution de *l'Étranger* à *La Peste*, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation.» R Barthes (1955, P65). Autrement dit, cette pandémie va rendre des comptes, en plus, du réalisme de l'histoire, notamment décor, péripéties, description clinique de la maladie et diversification des personnages, sa priorité était de dépeindre la vie houleuse que livre la peste à savoir dispersion et isolement de la ville et des hommes, avec tous les malheurs et les souffrances qui en découlent. Il écrit dans ses Carnets, en 1942 : « Je veux exprimer au moyen de *la peste* l'étouffement dont nous avons souffert et l'atmosphère de menace et d'exil dans laquelle nous avons vécu. Je veux du même coup étendre cette interprétation à la notion d'existence en général. » (1942).

³ La Défense de l'Europe contre la peste (d'Adrien Proust), le Journal de l'année de la peste (Daniel Defoe).

4. Un personnage, porte-parole

4.1 Rieux

Médecin Rieux est le personnage principal présent à la première et à la dernière page du livre. « Paraît trente-cinq ans [...]. Il a l'air d'un paysan sicilien avec sa peau cuite, son poil noir et ses vêtements de teintes toujours foncées, mais qui lui vont bien. » (P26). Ce personnage nous fait découvrir le premier rat contaminé et nous fait savoir qu'il s'agit de la « peste » (P32). C'est ce personnage qui découvre la vérité et y fait face avec ses contraintes comme on le découvre dans les propos suivants : « Pour le moment il y a des malades et il faut les guérir. Ensuite, ils réfléchiront et moi aussi. Mais le plus pressé est de les guérir. » (P26) Pour ce personnage, les défaites se poursuivent de jour en jour. En effet, la peste lui arrache sa femme et celle de son ami Jean Tarrou : « Depuis deux mois et depuis deux jours, c'était la même douleur qui continuait. » La mère, quant à elle, reste sa seule consolation. Vers la fin du roman, Rieux fait preuve de sagesse et dira : « Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste et de la vie, c'était la connaissance et la mémoire. » (P240). Ce n'est que dans la page 241 que nous pourrions dévoiler la vraie identité de l'auteur puisqu'il va dire « Il est temps que le docteur Rieux avoue qu'il est l'auteur de ce roman... » Il nous livre le portrait d'un historien dont le souci premier était de recueillir témoignages et documents et celui d'un reporter de guerre chez qui se mêlent action et passivité. Il scrute minutieusement les phases d'évolution de la maladie dont les péripéties relèvent de la grande précision telle la transmission par les rats, la fièvre et les abcès, les difficultés respiratoires, et beaucoup d'autres détails qui relèvent d'un fonds documentaire. La Peste est une allégorie du monde moderne, et le médecin Rieux incarne vigoureusement Camus, pour qui la création reste un des moyens les plus importants de lutte contre les fléaux qui accablent l'humanité. Rieux représente donc, par sa retenue et son dévouement, son idéal de l'écrivain classique, mais en même temps engagé pour la défense de valeurs essentielles.

4.2 Le personnage sans nom

Boudjedra tente de stigmatiser un monde qui paraissait appartenir à une époque lointaine, il dérange les règles d'usage et attise les révoltes latentes. Il secoue des traditions périmées, des visions passéistes et s'élève contre bureaucratie d'une société bloquée, hypocrite et bourgeoise. Il introduit via le regard de son personnage des descriptions qui donnent un certain ton et une force aux informations qu'il présente dans sa transaction discursive car, comme il précise dans une de ses nombreuses interviews :

Je crois que j'ai écrit -particulièrement au début- parce que j'ai été rebelle à mon milieu, à mon pays, à ma religion. Tout cela revient à dire que j'ai été rebelle au père, je me suis rebellé contre lui, dans tous les sens du terme, c'est-à-dire sociologiquement et psychanalytiquement. Cela a donné la nécessité et l'urgence d'écrire. Parce que je pensais, déjà au moment où je commençai à écrire, donc vers vingt ans, qu'écrire c'était atténuer un peu la douleur du monde. J'ai fait partie d'une société qui connaît bien la douleur, et là, quelquefois, des sortes de foyers d'avancement, de progrès, aussi bien matériel qu'intellectuel. J'étais issu d'une contradiction fondamentale : une famille très riche matériellement, très bourgeoise et très intellectuelle en même temps.

Le Matin du 29 Janvier 2003

Devant cette métaphorisation de l'arrogance de la grasse bourgeoisie, ce personnage semble nous transmettre par le biais de sa conscience la menace qui pèse lourdement sur l'humanité, menace d'un état bourgeois et d'une bureaucratie qui doivent faire face à un nouvel ordre non plus fondé sur la politique, source des inégalités, des injustices, des souffrances et des frustrations, mais sur les valeurs d'un humanisme. Malgré sa disposition de servir, et son entêtement pour tirer le meilleur de lui-même, l'écriture ne réussit pas à ce personnage qui auto-censure pensée et réflexions. En plus, Boudjedra le verse dans la compétence. En effet, ce dernier s'attèle à trouver le poison susceptible de débarrasser la capitale de ces rongeurs impitoyables. Hedi Bouraoui continue à réunir ces deux portraits en ces termes : « Tirailé par deux pulsions contradictoires, scientifique-utilitaire d'une part, poétique-intime de l'autre, il ne cesse de griffonner chaque pensée sur un bout de papier qu'il cache dans vingt-et-une poche (multiple de 7 dimensions mystiques ?) Déplacées à travers tout son corps. » H. Bouraoui (PP.161-169) Si nous avons relevé que notre héros est le canal idéal par le quel passe la subversion de certaines pratiques, c'est parce qu'il semble que cette mélancolie le conduit à commettre des erreurs notamment, à divulguer le résultat de ses recherches et à dévoiler limites. Cette attitude trouve écho dans ce passage de Julia Kristeva : « Fixé au passé, régressant au paradis ou à l'enfer d'une expérience indépassable, le mélancolique est une mémoire étrange : tout est révolu, semble-t-il dire, mais je suis fidèle à ce révolu, j'y suis cloué, il n'y a pas de révolution possible, pas d'avenir » Sylvie Balestra (2003, P45). La forte présence de la métaphore a pour principal objectif de problématiser, pour le lecteur, « le commentaire évaluatif » que le personnage de l'Escargot entêté porte sur le monde qui l'entoure (la situation socio politique et culturelle de l'Algérie). En effet, l'association de termes contradictoires comme : « Il leur confectionne des jouets avec des fils de fer » (P98) comme pour jouer avec eux ce qui met le lecteur dans une situation polémique car, en général, ces rats provoquent le courroux et l'empathie par ailleurs, ils témoignent du malaise de la société maghrébine lié à l'ignorance et à la soumission.

5. L'engagement pandémique

Dans *La Peste* de Camus, l'auteur donne au personnage de Rieux la fonction de guérisseur de ces pestiférés, c'est même devenu le leitmotiv de son existence. Comme le précise Zola dans son ouvrage « *Le roman expérimental* », où il accorde l'intérêt à la condition humaine, seule préoccupation de l'écrivain engagé, en ces termes : « L'engagement est ainsi le fait de l'intellectuel et l'artiste modernes qui abandonnent la position du « simple spectateur. » Mais l'homme de lettres qui professe l'existentialisme se distingue par une autre qualité maîtresse : L'imagination du poète classique et romantique, » Emile Zola (1968) Toutes ces marques nous plongent dans la seconde guerre mondiale. La peste serait alors le symbole de la prise de la France par l'Allemagne nazie. Pour Hédi Bouraoui ce roman est : « une allégorie du mal, à l'étouffement sous l'oppression de l'occupant, à l'exil imposé, aux camps de concentration, aux mises en quarantaine, à la privation de liberté et de justice. Tout ce malheur fait aux hommes par d'autres hommes. » H Bouraoui (PP.161-169) C'est donc, à travers l'engagement et la résistance que ces personnages crient la riposte, se solidarisent avec les pestiférés contre cette pandémie. Ce roman est la conjugaison de l'acte à la parole, pour dénoncer les conséquences du rattachement de la France à l'Allemagne. Cette dénonciation est concrétisée dans les dernières lignes du roman, à travers les propos suivants : « le docteur Rieux est le rédacteur de cette chronique « pour ne pas être de ceux qui se taisent. »

(P247) D'autres personnages participent à cette solidarité contre le fléau de la peste, notamment, Rambert qui, incrédule, au début de la pandémie, finit par abdiquer, en ce sens, il dira : « Devant le mal, comme nous ne sommes pas seuls à souffrir, nous ne sommes pas seuls à agir ». (P167) Hédi Bouraoui revient à la charge pour mieux expliciter cette idée, en ces termes : « Sauf Cottard, tous les personnages de La Peste prennent courageusement leur part de danger, même Paneloux qui dispense aux autres les soins dont il ne veut pas pour lui. Rieux a le don de susciter des adhésions spontanées et Tarrou celui de provoquer des ralliements inattendus. » H Bouraoui (PP.161-169) Cette coopération fraternelle fait la pierre angulaire de La peste " Comparée à l'Etranger", Camus écrit dans une lettre à Roland Barthes, que « la Peste marque sans discussion possible le passage d'une attitude de révolte solitaire à la reconnaissance d'une communauté dont il faut partager les luttes. S'il y a évolution de l'Etranger à la Peste, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation. » Camus (1955) L'escargot, ce gastéropode à spirales et les rats dont les lacis sont esquissés, captent les reflets de l'œuvre de Boudjedra. Cette métaphorisation plonge l'œuvre dans un imaginaire de frustration interne calqué sur le monde extérieur, un monde où le mutisme fait ses lois, puisque, privées de liberté d'expression, les sociétés du Tiers Monde subissent le poids du silence que Boudjedra tente de dénoncer. Ces bouts de phrases jetés sur des bouts de papier définissent en quelque sorte l'expression fragmentée, mutilée, et oblitérée par la société. Ainsi, l'œuvre de Boudjedra connaît un flux poétique, avec des personnages, qui refoulent les constituants de la société maghrébine au lieu de les défendre. Il est important de signaler que l'engagement est le phénomène littéraire, présent à toutes les époques, par lequel les écrivains donnent des « gages » à un courant d'opinion, à un parti, ou, de manière plus solitaire, ce qui est le cas de Camus et de Boudjedra qui s'impliquent dans les enjeux sociaux, politiques et idéologiques.

Conclusion

Que ce soit dans La peste de Camus ou dans L'escargot entêté de Boudjedra, l'épidémie, cette faucheuse, provoque de l'angoisse et du trouble au sein de la population. Elle fait connaître les hommes et dévoile le meilleur d'eux mêmes. La société devient un macro-chantier où s'entremêlent maladie et affection, caractéristiques d'un fléau insurmontable, ce qui provoque une riposte contre la mort au prix de nombreux sacrifices. Comme toute épidémie qui laisse des séquelles indélébiles, ces fléaux restent gravés dans la mémoire collective de l'humanité. C'est ainsi que ce sentiment de revivre cette horreur hante les hommes. Sur le plan de l'histoire littéraire, les deux récits se ressemblent sur le plan stylistique et thématique ; c'est la somme que nous pourrions faire de L'Etranger et de La peste de Camus avec l'invention de nouvelles configurations formelles propres à Boudjedra. Dans La peste, Rieux, ce personnage qui aspire à l'absurde et montre de l'indifférence au mal, semble l'envers du narrateur de L'escargot entêté. Son engagement est loin d'être politico-social. À travers l'escargot, Boudjedra tente de mettre fin au passé littéraire de l'Algérie, et de le reconstruire. Cette nouvelle facture romanesque donne naissance à de nouvelles problématiques fondamentales qui touchent l'Algérie notamment la bureaucratie qui enclenche la névrose et la perturbation. La menace quotidienne de la mort et l'enfermement modifient le comportement. Ces mêmes sentiments font naître des révoltes mais aussi des actions de dévouement et de solidarité, la Covid 2020, en est la preuve irréfutable.

Références bibliographiques

- Barthes, Roland (1955) *Annales d'une épidémie ou roman de la solitude?* , parue au début de <http://philofrancais.fr/camus-lettre-a-roland-barthe>.
- Boudjedra, Rachid, (1985) *L'escargot entêté*, Gallimard.
- Boudjedra, Rachid, (1967) *La Répudiation*, De noel.
- Bouraoui, Hédi,(1978) *L'Escargot entêté*, Mensuel 74 *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 26
- Camus, Albert, (1947) *La Peste*, Originale.
- Camus, Albert, (1978) *Carnets, Journaux de Voyage*, Gallimard.
- De Iort, Robert, (1985) *La peste soit du rat*, Mensuel 74, <https://www.lhistoire.fr/la-pestesoit-du-rat>.
- Macherey, Pierre (1966). *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris : F. Maspero.
- Palud, Aurélie, (2014)*La peste de Camus, récit d'une épidémie littéraire*, dans l'émission *Les Chemins de la Philosophie, d'Adèle Vn Reeth*, <https://www.franceculture.fr/personne-aurelie-palud>
- Quillot, Robert,(1956) *La mer et les prisons*, Paris : Gallimard
- Zola, Emile, (1968) *Œuvres complètes*, vol. 10.